la figure de son mari la résolution la plus virile. Elle l'avait toujours cru un très honnête homme. Elle n'avait jamais senti cette honnêteté autant qu'aujourd'hui, et à quel moment! Et comme si la destinée avait voulu qu'elle vidât jusqu'au fond la coupe d'amertume, à la seconde même où Bréau prononçait cette phrase d'une si menaçante portée après ce qu'elle savait des projets de l'autre, la porte s'ouvrait pour laisser entrer une de ses meilleures amies, presque sa parente, la jeune et jolie Mme Ethorel, et cette dernière n'avait pas plus tôt embrassé « sa chère Jeanne », serré la main à « son cher Hippolyte », qu'elle commençait, en dévorant de ses frais yeux noirs la physionomie de la comtesse :

— « Vous savez la nouvelle?... L'histoire Mégrignies?... A qui se fier après cela?... »

III

A la question de Mme Ethorel, si cruellement et si directement lancée, Mme de Bréau avait opposé ce visage impassible que le souverain principe de la tenue ordonne aux femmes de sa caste, comme leur robe et leur coiffure. C'est leur héroïsme professionnel, cette domination d'ellesmêmes dans les plus tragiques circonstances, — un héroïsme presque absurde d'ironie, car il con-

siste, comme fit celle-ci, durant cette terrible fin d'un terrible après-midi, à offrir des tasses de thé et des tartines de caviar à de bonnes amies qui lui déchiraient gratuitement le cœur. Il n'en vint pas moins de quatorze, - quatorze qui n'eurent pas d'autre sujet de conversation que Mégrignies et la catastrophe où sombrait son honneur. Et à ces quatorze bourreaux du monde, féroces par vaine curiosité plus que par préméditation, Jeanne répondit sur le même ton correct d'étonnement un peu triste qu'elle avait adopté d'instinct dès \* la première de ces visites. Quand elle se retrouva seule, son énergie nerveuse était à bout, et elle s'évanouit sur la chaise longue de ce petit salon où elle venait de tant souffrir. Par bonheur son mari se rendait à un dîner d'hommes ce soir-là, et il était déjà parti. Cette défaillance n'eut pas ce redoutable témoin qu'elle eût peut-être éclairé. Rendue à la conscience de sa misère et libre libre enfin - de s'abandonner à la tempête intérieure, la malheureuse se retira chez elle après avoir renvoyé sa femme de chambre et refusé de se mettre à table, sous le prétexte d'une migraine. Elle refusa même de voir son fils Jacques, le fils du voleur. - Le voisinage de cet enfant lui eût été physiquement intolérable. -Et là, enfermée, toute lumière éteinte, couchée sur son lit, les yeux grands ouverts sur le vide, elle commença de pleurer avec des soupirs et des sanglots, de pleurer sa honte, son amour abîmé dans un tel gouffre de fange, de pleurer son passé, son

présent, son avenir, — de se pleurer, indéfiniment, solitairement, désespérément...

- e Perdue!... Je suis perdue!... » Elle répétait, à travers ses gémissements, ce cri d'une irréparable détresse où se résumaient les incidents de cette journée d'agonie. Oui, perdue dans son existence de cœur, dans cette estime de ses propres sentiments, dont une créature un peu fière a besoin, même dans la faute, surtout dans la faute. Quand elle regardait dans sa mémoire, qu'y rencontrait-elle qui ne fût souillure, ineffaçable souillure? - Perdue dans son existence de foyer. Sa maison, c'était ce mari qu'elle jugeait aujourd'hui d'une façon trop contraire à son jugement d'autrefois pour supporter désormais de l'avoir trompé comme elle l'avait trompé! Sa maison, c'était son fils encore, ce petit garçon dont elle sentait avec épouvante que maintenant elle le haïssait dans son sang, le sang de Mégrignies! -Perdue dans son existence de femme. Cette curiosité qu'elle avait eu tant de peine à braver et dans un cercle si étroit, elle devrait y faire face sur le vrai théâtre du monde. Le cœur lui levait à la pensée de cette inquisition, implacable et frivole, qui la crucifierait de nouveau le lendemain, pour aboutir à quel sinistre? Car Mégrignies viendrait à la fête qu'elle donnait. Il y viendrait, avec cette volonté de la ruiner qu'elle avait lue dans ses yeux. Ce dernier scandale serait sa vengeance contre cette Société dont il était proscrit pour toujours. Dans l'éclair d'une demi-hallucination, la comtesse vit de nouveau la foule de ses invités, l'entrée du voleur, son mari chassant l'hôte indigne et ce dernier répondant... Quelle attitude prendrait-il, quels mots prononcerait-il pour prouver qu'elle avait été sa maîtresse, que l'enfant était de lui?... Ah! Quel que fût l'ouvrage suprême auquel se préparait l'amant infâme, mieux valait mourir que de l'attendre!...

- « Mourir?... » Jeanne s'écouta prononcer cette seconde parole à voix haute. Elle ferma les yeux, et une espèce de langueur inconnue s'insinua dans sa souffrance pour en émousser l'acuité. Ce n'était pas la première fois, depuis le commencement de ses déceptions d'amour, qu'elle songeait à ce départ après lequel il n'y a plus de retour dans les misères d'ici-bas, à ce sommeil qui n'a plus de rentrée parmi les abominables hideurs de cette vie. Jamais elle n'avait éprouvé à ce degré l'attrait profond, irraisonné, irrésistible, du repos définitif. Ce fut une tentation si forte, si puissamment et si doucement attirante, qu'elle sentit sa volonté s'en aller de ce côté-là, comme une pierre détachée de sa base et précipitée le long d'une pente. Elle répéta : « Mourir, mourir, mourir, » à plusieurs reprises et elle acheva de rouler dans le mystérieux vertige. Tous ceux qui ont essayé de se tuer vraiment et qui en ont réchappé, disent qu'à une minute l'être intime goûte une volupté inexprimable, même dans la crise de dernier désespoir. C'est l'instant précis où la

fatale résolution s'empare de notre âme, et une détente s'accomplit, presque analogue, dans l'ordre moral, à l'invasion du chloroforme dans l'ordre physique. Cette sorte d'anesthésie intérieure, à la seule idée de l'anéantissement, donne raison aux médecins qui voient dans la mort volontaire une aliénation momentanée. Tant que cette anesthésie ne s'est pas produite, les motifs les plus sérieux de nous détruire n'arrivent pas à déterminer un acte si contraire aux fonciers instincts de notre nature animale. Quand elle a une fois touché une âme, la désagrégation intérieure est immédiate, presque foudroyante. Ainsi s'expliquent ces rapidités dans la pensée et dans l'exécution qui distinguent certaines morts volontaires. Il y a comme du somnambulisme dans cette hâte et dans cette adresse aux préparatifs qui caractérisent ces suicides improvisés. Aussi bien sont-ils d'ordinaire précédés par quelque violente secousse morale; un ébranlement a frappé le cerveau comme un coup et comme une chute, et provoqué en lui un transport momentané. Quand ces commotions de toute la personne rencontrent un organisme aussi usé par les chagrins qu'était celui de Mme de Bréau, il n'y a plus même d'allées et venues dans la pensée, de prises et de reprises du projet. L'idée funeste s'installe du premier élan, et les malades s'étonnent eux-mêmes du peu de temps qu'ils ont mis à se décider. Jeanne s'était jetée sur son lit à huit heures. Il n'en était pas neuf lorsqu'elle se leva pour exécuter sa résolution.

Elle sonna sa femme de chambre afin d'avoir des lampes et aussi pour passer une toilette de nuit. Avec la vélocité de conception réellement prodigieuse qui caractérise ces agonies, elle avait combiné dans le moindre détail les circonstances de son suicide. Elle voulait s'empoisonner de la manière la plus simple, en faisant croire qu'elle s'était trompée de drogue. Il lui suffisait de placer sa boîte à pharmacie sur sa table de nuit et d'y prendre un flacon au lieu d'un autre. Elle avait une fiole de noix vomique destinée à traiter des faiblesses d'estomac. Elle la viderait à pleine cuiller au lieu d'une potion contre l'insomnie. On croirait à une erreur, - ou l'on ferait semblant d'y croire. Pour que la vraisemblance fût plus complète encore, elle eut le courage de se laisser déshabiller et coiffer avec autant de minutie lente que si elle se fût réellement disposée à dormir paisiblement dans son lit, préparé comme à l'ordinaire. Les draps bordés de dentelles, le couvrepied de soie rose, les petits oreillers noués de rubans se réfléchissaient dans la haute glace de l'armoire à triple panneau avec la soie bleuâtre des murs, avec les milles brimborions d'élégance partout épars dans cette chambre de femme à la mode qu'éclairait un globe d'un vert pâle, très doux. Il y avait dans un coin un bureau de forme ancienne devant lequel la jeune femme s'assit, dès qu'elle fut de nouveau seule. Elle fit jouer une petite porte, puis un panneau, et elle découvrit un tiroir secret d'où elle tira une liasse de papiers. C'étaient les quelques billets de Mégrignies qu'elle avait conservés. Lors d'une précédente rupture, suivie, hélas! d'une réconciliation, ils s'étaient rendu leur correspondance. Elle n'avait pu se décider à se séparer des toutes premières lettres, de celles d'avant la faute et d'aussitôt après. C'était, ces lettres d'un jeune homme, alors sensible et romanesque, - du moins elle l'avait cru, - le philtre dangereux où elle s'était ensorcelée. Elle commença d'en relire une, puis une autre, puis une troisième. D'habitude son esprit défaillait au contact de ce passé, qui avait été son plus beau rêve avant de devenir sa plus amère rancœur. Cette fois le contraste était trop brutal entre ces phrases écrites et celles que son ancien amant prononçait aujourd'hui même. Elle froissa le papier un peu jauni déjà, et elle jeta le paquet au feu, sans même le regarder brûler, absorbée qu'elle était à classer d'autres objets qu'elle voulait détruire aussi, des pages écrites pour elle seule, de petites reliques rangées pieusement, des feuilles et des fleurs séchées avec des dates, des portraits, jusqu'à des menus de soupers où ils s'étaient assis à la même table. Ces naïfs témoignages d'un sentiment qui avait duré des années rejoignirent les lettres, sans qu'elle y prît garde davantage, sinon pour retourner avec les pincettes les débris à demi consumés et confondus maintenant avec la cendre des bûches.

Cette exécution faite, elle revint à son bureau. Là, elle minuta son testament, après avoir eu soin de l'antidater d'une année. Sa pensée était si lucide qu'elle entra dans le détail des moindres legs. Elle ferma l'enveloppe avec son cachet, aussi soigneusement que l'employé oisif d'un ministère clôt un pli officiel. Elle mit tout en ordre sur ce bureau, et elle regarda sa montre. Il était un peu moins de onze heures. Elle se donna un dernier quart d'heure pour passer la revue de sa chambre. Elle voulait se bien convaincre que rien après elle ne décelerait la manière dont elle partait. Jamais, depuis des jours, elle n'avait connu cette sérénité intime. Il lui semblait qu'elle était hors de la vie. Le battant de la pendule qui lui mesurait ses dernières minutes lui paraissait remplir cette chambre d'une musique solennelle et apaisante, et, quand elle passait devant la glace, elle souriait avec une espèce de pitié amie - comme elle eût fait à une autre - au fantôme blanc qu'elle y entrevoyait, si mince, si pâle, le fantôme en effet de celle qui avait été une femme aimante et malheureuse, une créature de passion et d'anxiété. Dans quelques instants, elle serait une si heureuse, une si calme morte.

— « Le bon Dieu ne serait pas le bon Dieu, s'il ne me pardonnait pas, » se disait-elle quand ses yeux rencontraient le crucifix pendu au-dessus de son lit, et tel était son délire qu'elle finit par s'agenouiller pour une prière, comme autrefois, — à deux pas du flacon déjà préparé où elle allait boire la mort!

Ce fut à cette minute qu'un bruit la fit tres-

32

saillir, imperceptible, mais elle connaissait trop sa maison pour que la moindre rumeur insolite ne lui arrivât point, surtout dans le silence commençant de la nuit et avec son état de surexcitation maladive. Elle avait ordonné aux domestiques de se coucher. Elle savait que dans ces circonstances, le valet de chambre de son mari veillait seul, et que le comte rentrait directement chez lui, par une porte qui ouvrait sur le palier, avant le hall. Or c'était dans ce hall qu'elle venait d'entendre ce bruit, celui d'un meuble jeté à terre. Cette femme, décidée à mourir et qui organisait son suicide avec cette tranquillité singulière, frémit d'un frisson de terreur à l'idée, folle mais irrésistible, que quelqu'un était là, tout près, à deux pas d'elle, - sa porte donnait sur ce hall, - et que ce quelqu'un était Mégrignies! Dans des crises comme celle qu'elle traversait, la notion des impossibilités s'abolit et celle de l'étonnement. Il n'eût point paru extraordinaire à la malheureuse femme que son ancien amant fût occupé à dévaliser l'hôtel!... La tête penchée en avant et toujours à genoux, elle écoutait. Elle crut saisir un nouveau bruit. Elle se leva, vint à cette porte du hall, et tendit l'oreille encore. Plus de doute, une personne marchait dans l'autre pièce. Elle eut le courage de tourner le bouton avec assez de lenteur pour qu'aucun grincement ne se produisît. Elle ouvrit le battant et elle attendit. Cette fois, le bruit se fit plus distinct. Si l'individu qui était là n'accomplissait pas une besogne de voleur, il en avait du moins pris toutes les précautions. Le long de l'épaisse portière qui retombait du côté du hall, il ne filtrait qu'un tout mince rayon de lumière, comme d'une lanterne placée à terre. Des froissements de feuillage prouvèrent à la comtesse que l'énigmatique visiteur passait auprès de l'arbre de Noël déjà debout au milieu du hall. En même temps elle reconnut que le personnage remuait une chaise. Ce qu'elle vit dans la pénombre l'immobilisa de surprise et d'épouvante, quoique ce fût une très simple scène et d'un ordre bien puéril par comparaison aux dramatiques événements du jour. Mais cette scène empruntait à ces événements mêmes une signification trop poignante pour la mère cachée dans l'ombre, et qui en suivait l'étrange détail.

La lumière dont le filet grêle éclairait les ténêbres de la pièce, émanait, non point d'une lanterne sourde, mais d'une bougie posée sur le tapis, auprès du gigantesque arbre de Noël. Sur une chaise, contre cet arbre, se haussait une forme blanche, celle d'un enfant vêtu de sa longue chemise de nuit. Cet enfant était Jacques, le fils du voleur. Dressé sur la pointe de ses pieds nus qui apparaissaient hors du fourreau de batiste souple, il détachait de l'arbre, une par une, des calebasses dorées, de la grosseur d'un fruit de cocotier, qui pendaient aux rameaux. Ces noix tenaient par un anneau à un crochet attaché lui-même aux branches. Elles s'ouvraient comme une boîte, par un ressort, et elles renfermaient des bonbons. L'enfant avait avec lui un sac de soie, où sa mère reconnut une de ses pochettes à ouvrage. Dans chacune des boîtes, décrochées et ouvertes ainsi, il prenait de sa petite main une pincée de ces bonbons qu'il mettait dans ce sac, puis il rajustait la noix soigneusement, la suspendait de nouveau et passait à une autre. Il avait calculé avec beaucoup de justesse qu'en soustrayant une faible partie seulement du contenu de chaque fruit, son vol resterait inaperçu. A une seconde, il dut descendre de sa chaise pour la rapprocher d'autres branches auxquelles il n'avait pas encore touché. Dans le geste qu'il fit pour exécuter prudemment cette opération, la lumière de la bougie porta tout entière sur son visage. La ressemblance de sa physionomie féline avec celle de son vrai père fut si effrayante que Mme de Bréau jeta un cri. Le petit garçon lâcha la chaise en répondant à ce cri par un autre cri. Il reconnut sa mère qui arrivait à lui à travers la vaste chambre. Elle marchait sans parler, si pâle, les yeux si fixes et remplis d'une si profonde lumière de douleur, que l'enfant cessa de crier, dans son saisissement de cette apparition. Quand elle fut auprès de lui, elle saisit le sac des bonbons volés, elle montra l'arbre à son fils... Puis, comme à la minute où elle s'était retrouvée seule dans son salon, après les torturantes visites de ses fausses amies, elle s'évanouit à moitié. De prononcer même une parole lui fut impossible. Les

jambes lui manquèrent, et elle se laissa tomber sur la chaise dont l'enfant s'était servi, la tête en allée et s'appuyant sur lui avec une telle force qu'elle lui fit mal. Fut-ce cette impression d'une douleur physique? Fut-ce l'appréhension de la gronderie et le remords de son vol? Fut-ce un soudain accès d'un amour passionné pour sa mère, comme en ont ces garçons précoces, ces héréditaires chez lesquels il semble que le bien et le mal, les meilleurs instincts et les pires devancent l'âge de la conscience? Celui-ci se prit soudain à étreindre la comtesse évanouie avec des baisers comme il ne lui en avait jamais donné, avec des sanglots comme il n'en avait jamais poussé, avec des phrases comme il n'en avait jamais prononcé :

— « Oh! maman, maman, » disait-il, « pardonne-moi, regarde-moi, ne me déteste pas, je t'en prie, aime-moi... Embrasse-moi... » et il répétait : « Pardonne-moi. Je te le promets, je ne volerai plus rien jamais, plus jamais... Mais parlemoi... Tu me fais peur... Maman, maman, n'aie pas tant de peine à cause de moi. Je t'aime tant... Tiens, regarde, regarde... »

Et comme sa mère, rappelée à elle, ouvrait en effet les yeux, elle le vit qui déchirait le sac où il avait enfermé les bonbons volés, et il les jetait par terre sur le tapis, et il les piétinait furieusement, en disant :

— « Tu vois bien que je ne serai plus gourmand, que je ne le suis plus. Mais dis-moi que tu me pardonnes, dis-le, oh! dis-le!... » cria-t-il avec désespoir. « Cela me fait trop de chagrin que tu sois fâchée ainsi contre moi... »

Il enfouit sa tête en gémissant dans le peignoir de sa mère. Tandis qu'il pleurait, secoué par des spasmes convulsifs, il sentit avec une émotion qui redoubla ses sanglots, les mains de la comtesse caresser ses cheveux, passionnément elles aussi, et silencieusement. - Mais ce qu'il ne sentait pas, ce qu'il ne pouvait pas sentir, c'était la profonde et soudaine révolution de cœur que son retour vers elle après sa vilaine action avait provoquée chez cette femme, dans cette heure suprême de sa destinée. La mère en elle avait tressailli d'un de ces frissons qui remuent jusqu'à l'âme de notre âme. Elle avait, dans le court espace de ces quelques minutes, mesuré à la fois quels criminels instincts l'hérédité d'un père infâme avait déjà déposés dans ce garçon de sept ans, et aussi quelle tendresse pour elle, capable de le métamorphoser tout entier, dormait en lui. Ce qu'il y avait, dans cette caresse, passionnée et silencieuse, de ces mains tremblantes sur la masse bouclée de ces cheveux d'enfant, c'était un réveil miraculeux de la vie, par la pitié, par le remords, par le sentiment de l'expiation, dans ce cœur de femme tout à l'heure décidé à la mort. C'était une résolution de ne pas permettre que ces cou-- pables instincts, dont elle était la cause, triomphassent de cette tendresse. C'était une volonté

de tout supporter pour faire que cet enfant ne devînt jamais ce qu'était devenu le vrai père, — ce père qu'elle lui avait donné. Que son ancien amant se vengeât, que sa situation de monde lui fût ravie, que son mari la chassât, que lui importait maintenant? — Elle avait son fils à sauver.

IV

Les échos de l'orchestre aux sons duquel dansaient cinquante enfants entourés d'un public de pères et de mères, de sœurs et de frères, remplissaient le grand escalier de l'hôtel Bréau tout paré de plantes et fleuri de roses, avec ses célèbres tapisseries du temps de Charles le Téméraire. Deux des plus jolies femmes de la Société le descendaient par cet après-midi de Noël, Mme Ethorel et Mme la duchesse d'Arcole. Toutes deux étaient venues là, ainsi que tant d'autres - ainsi que toutes les autres - pour montrer leurs sympathies à « cette pauvre Jeanne », comme on appelait déjà dans le Tout-Paris des élégances la maîtresse du clubman exécuté. Et, à mi-voix, pour n'être pas entendues des valets de pied dont la foule se serrait dans le vestibule de marbre, elles échangeaient leurs impressions.

- « Elle a tout de même une fière chance, »

disait l'une, que Machault ait porté plainte et que l'on ait arrêté Mégrignies ce matin. S'il avait eu l'audace de se présenter ici, pourtant, cet aprèsmidi?...

— « Bah! » répondait l'autre. « Jeanne n'aurait pas bronché plus qu'elle n'a fait quand nous lui avons annoncé la nouvelle. Car elle ne la savait pas quand je lui en ai parlé. Positivement, elle ne la savait pas. Elle est forte, va, notre belle amie. »

— « Ce n'est pas difficile à ce prix, » reprit la première, « il suffit de n'avoir pas de cœur... »

Et les deux charmantes poupées à la mode, qui ne doutaient pas de la délicatesse de leur cœur à elles, échangèrent un de ces sourires gracieusement désabusés où il entre juste ce que peuvent se permettre de misanthropie, des Parisiennes, trop fines pour s'indigner, trop expérimentées pour s'étonner. Puis, comme leurs voitures étaient avancées, elles se séparèrent en s'embrassant pour courir chez d'autres amies raconter le manque de cœur de Mme de Bréau. Encore quelques heures, et on allait dire, non plus : « Cette pauvre Jeanne, » mais : « Ce pauvre Mégrignies! » — On le dit toujours.

Paris. Décembre 1894.

II.

Le David